

Préface de monsieur Thierry Labussière

Conservateur du domaine de Villarceaux

De la belle Anne de Lenclos, le public ne garde généralement que l'image floue d'une courtisane de haut vol, un peu écervelée, et dont l'itinéraire ne conduirait qu'à la galanterie, aux plaisirs mondains et insoucians...

En fait, le public ne sait pas grand-chose de cette grande figure du Grand Siècle... Curieusement snobée par les historiens, les écrivains, les réalisateurs et même délaissée par les femmes elles-mêmes, alors qu'elle anticipait, par la liberté de sa vie, de ses mœurs et de son esprit, les combats à venir.

Anne de Lenclos est généralement réduite au rôle d'agréable passe-temps des hommes, de préférence puissants ou célèbres, de son temps.

Or, ce sont souvent les hommes qui furent les passe-temps de Ninon de Lenclos et vouloir la réduire à cette image d'Épinal, c'est faire fi des richesses et des atouts de cette femme qui fut tout à la fois aventurière, intellectuelle amoureuse des lettres et des sciences, écrivaine, musicienne, femme politique, épicurienne et bien sûr une figure exceptionnelle au XVII^e siècle de la liberté individuelle, tantôt choquante ou fascinante, dans un temps où la femme n'existait que pour assurer la descendance des hommes et la bonne tenue du foyer. Elle paiera, souvent chèrement, cette liberté revendiquée.

Madeleine Arnold-Tétard, dans cette belle biographie romancée, vient nous prendre par la main et nous permet de partir à la rencontre et à la découverte – ou redécouverte – de cette figure attachante

et délicate du XVII^e siècle, de son enfance à sa mort en passant par son apogée lorsque, véritable reine incontestée de Paris, elle vivait adulée et entourée, figure incontournable du Paris de Louis XIV, comme le ferait une star aujourd'hui.

Nous accompagnons Ninon, au fil des pages de ces Mémoires imaginaires, foisonnants de personnages, d'aventures, d'intrigues, de rencontres, dans une époque riche en événements – de la fronde des Princes à l'éclat du soleil de Louis XIV – petits ou grands !

Au fil de ces pages, et sous la plume experte de Madeleine Arnold-Tétard, nous découvrons une Ninon qui se livre avec une fraîcheur et une spontanéité troublantes. Elle nous parle, par-delà les siècles, dans une belle langue ressuscitée par l'auteur, de la vie d'une femme qui aime et qui engage, courageusement, des combats contre les hypocrisies de son temps et les faux dévots, chers à son ami Molière.

Madeleine Arnold-Tétard évoque avec verve et un brio incontestable, les salons qui sont ces lieux, si parisiens, où, aux dires du poète Scarron « l'on assassine avec la langue... », les amants de Ninon, traités fort cruellement quelquefois par notre héroïne, ses amours (ce ne sont pas toujours les mêmes), ses voyages, ses rencontres et ses amis, si nombreux et auxquels elle restera si fidèle : Fontenelle, Madeleine de Scudéry, Molière, Lully, La Fontaine, Saint-Évremond, Scarron et sa femme, Françoise d'Aubigné, qui connaîtra elle aussi un destin fabuleux, les frères Perrault, le marquis de Sévigné et son épouse, La Rochefoucauld ou le grand Condé... La liste de celles et ceux qui fréquentaient son salon semble inépuisable et le sentiment vient au lecteur qu'il est en train de tourner les pages d'une histoire de France intime, qui serait racontée par Ninon.

Fidèle en amitié et fort changeante en amour, pleine d'esprit et de vivacité, taquine et rieuse mais dénuée de toute méchanceté, on s'étonnait déjà de son vivant que personne ne puisse dire du mal d'elle...

Les pages que Madeleine Arnold-Tétard consacre à la passion qui unit un temps le beau Louis de Mornay, marquis de Villarceaux,

avec Ninon, sont des plus tendres et des plus attachantes (mais sans doute suis-je partial !).

Cet amour, qui fera d'elle une mère, traversera sa vie, comme un bonheur simple et intense, assombri toutefois par la jalousie, compréhensible, de Madame de Mornay, l'épouse légitime, si souvent délaissée et humiliée par ce mari volage.

Le domaine de Villarceaux garde le souvenir précieux de ces amours cachés au fond du Vexin français, dans un vieux château baigné par les eaux courantes des multiples sources qui emplissent encore les bassins et les canaux. Cadre rêvé pour vivre des amours – presque – clandestines qui, quelques siècles plus tard, alimentent encore les rêveries de tous ceux qui, comme Madeleine Arnold-Tétard, aiment les histoires qui s'entrelacent, s'épousent, se séparent et se retrouvent, se heurtent mais finissent par forger la trame de la grande Histoire, peuplée de personnages d'exception...

Grâce lui soit donc rendue d'avoir réussi le pari difficile de faire revivre, à travers cet ouvrage, avec son talent et sa passion habituels, la figure attachante et riche de l'une des femmes les plus injustement méconnues du XVII^e siècle : Anne de Lenclos.

Après ce voyage dans le temps en compagnie de Ninon, après l'avoir côtoyée si intimement, vous vous surprendrez, la dernière page tournée, à vous dire : « j'aurais aimé la connaître pour être de ses ami(e)s ! »

Pour Ninon de Lenclos, c'est cela l'éternité !

Pour l'auteur, c'est un hommage rendu à son talent par son lecteur ou sa lectrice !

A vous, maintenant, d'en faire la belle expérience avec « *Notre Dame des Amours* ».

Thierry Labussière,
Conservateur du domaine de Villarceaux

Introduction

Que d'encre fit couler la belle Ninon de Lenclos !

Le nombre d'ouvrage parus afin de conter sa vie, le dernier n'étant d'ailleurs pas le moins documenté (1) apportant une nouvelle facette sur la naissance, la vie et la mort de cette héroïne du XVII^e siècle, il m'est apparu que la faire « parler » elle-même de sa vie serait à bon escient pour refléter la véritable destinée de celle qui fut surnommée « *Notre Dame des Amours* ». Elle restera sa vie durant une athée convaincue et réputée ne pouvant, décemment, prétendre à cette appellation, sans en offenser l'unique et céleste Notre Dame, mais qu'importe, elle fut bien la « reine des Amours ».

C'est donc à l'histoire véritable de « Ninon de Lenclos », narrée de sa plume souvent critique pour elle-même, nous contant avec forces détails la destinée qu'elle eut, que je vous convie bien volontiers. Vous y retrouverez l'atmosphère de son époque, ses intrigues d'alcôves, celles engendrées également par ses contemporains et sa course éperdue vers le bonheur. Vous ferez connaissance de tous ses amants, bien sûr, frémirez avec elle pour l'amour de sa vie en la personne de Louis de Mornay, marquis de Villarceaux. Enfin, vous retrouverez tous ceux qui furent ses amis et amies, sa famille, avec en toile de fond, ce qu'elle sera toute sa vie : une artiste douée,

(1) Michel Vergé-Franceschi, *Ninon de Lenclos libertine du Grand Siècle*, éditions Payot & Rivages.

musicienne accomplie, dont on s'arrachait les récitals, une femme de cœur, une amante aimant passionnément l'amour, mais aussi une mère veillant secrètement à la destinée d'un fils adoré tout comme elle avait tant chéri le père de ce dernier.

Bonne lecture en compagnie de « *Notre Dame des Amours* ».

Madeleine Arnold-Tétard

Mars 2015

Chapitre 1

Mon enfance

Depuis plusieurs instants, je ne cesse de gratter chacune des cordes de mon instrument de douleur... Mes doigts, si petits, si graciles, en restent gonflés. Mes ongles, abîmés eux aussi, griffent chaque cordelle afin d'en faire émerger quelques sons formant cette mélodie que, depuis des heures, je m'évertue à assimiler.

Gaultier, mon professeur, me regarde. Me trouve-t-il jolie ou voit-il la peine que je prends à tenter de faire pénétrer dans ma pauvre tête cette mélodie difficile ? Petite chose recroquevillée sur ce siège, bien trop grand pour moi, recouvert d'un damas fleuri, au centre duquel, il me semble que je parais être l'une de ces fleurs épanouies formant le décor ; je crois qu'il se trouve plutôt attendri. Henri de Lenclos, mon père, à nos côtés, joue parallèlement de ce luth que je tente de maîtriser, désormais presque aussi bien que lui.

— Les leçons, clame-t-il, portent leur fruit.

Bientôt, d'après mes deux mentors, je serai à même de jouer seule, sans aide, sans même regarder la partition. Je sens apparaître un sourire aux coins des lèvres de père. Il est heureux que je sois enfin parvenue à aligner ces arpèges particulièrement difficiles, aussi voluptueusement qu'il y arrive lui-même.

Je suis âgée, de ce moment, d'environ cinq à six ans, d'après ce qu'il m'en a dit et ne connais, de mon entour, que ce quartier miséreux où ma mère passe pour une bigote. Mon père n'est pas très souvent à nos côtés, sauf pour mes leçons. C'est un être assez

brutal mais qui m'adore, et réciproquement. Nous vivotons tant bien que mal, mère et moi, car il ne se soucie guère de nos attentes. Je sais déjà, pourtant, que ces leçons me permettront d'émerger de ma médiocrité. Nous en fréquentons du beau monde, tant ici, dans ce grand Paris, qu'à Anet lorsqu'on l'on m'emmène chez ma tante où toute ma parentèle maternelle se réunit, dans cette vaste campagne normande, pendant l'été. Ceci me semble immuable et normal depuis que je suis en âge de comprendre ce qui se passe en ce monde. L'on m'a laissé ouïr que je suis la troisième fille d'une fratrie ayant déjà perdu deux des siens, une sœur et mon frère aîné : Charles, mort depuis quelques années avant que je ne naisse. Je n'ai donc connu ni ma sœur ni mon frère m'ayant précédée.

Je me conforte, désormais, d'être la fille unique de ce couple, disparate, bien trop souvent séparé. Ils sont mes seuls repères dans ce grand Paris. Henri de Lenclos, ce père volage, je sais qu'on le dit bretteur, spadassin, criminel, joueur, trompant sans vergogne Barbe-Marie de la Marche, ma pauvre mère. Père, je l'ai compris très trop, se trouve engagé à la solde de ceux payant le mieux. Bien souvent, il se trouve pourchassé par les gardes du roi. Parfois, je comprends aussi, qu'à ses yeux, étant une fille et non ce garçon qu'il aurait souhaité lui succéder, je ne possède que cette volonté farouche que je m'évertue de perpétuer pour lui, pour lui faire honneur : notre amour réciproque de la musique. Il m'aime, à sa manière, j'en suis persuadée. Père, nous le constatons, joue divinement du luth, depuis fort longtemps, grâce aux leçons de ce Gaultier l'Ancien, luthiste de renom ayant formé lui-même son fils qui, à son tour, me donne ses leçons. Il veut que je puisse enfin jouer seule ou accompagner ma mère, chanteuse de talent, devant l'aréopage de gentes dames et de beaux messieurs dans les salons les plus huppés du Marais où elle me conduit très souvent, fière de ma petite personne mais surtout de la sienne.

Henri de Lenclos a épousé ma mère, Barbe-Marie de la Marche, m'a-t-on dit il y a beau temps, en 1615. La famille de ma mère, quant à elle, se cantonne donc aux alentours d'Anet et dans cette ville même, aux portes de la Normandie, où les siens se trouvent au

service de César de Bourbon-Vendôme, fils de feu Henri le Quatrième et de la belle Gabrielle d'Estrées et frère de la duchesse d'Elbeuf. César, duc de Vendôme et de bien d'autres lieux, est un prince considérablement admiré à Anet. Je n'ose jamais le regarder en face. Il me fait grand peur mais je l'aime bien et me réjouis toujours de venir séjourner dans ce domaine si grandiose, ce qui me change considérablement du Marais. Mon père, quant à lui, demeure le plus souvent dans le sillage de ce dernier, au point d'avoir épousé ma mère qui lui a plu et qu'il a connue, car gravitant à Anet auprès du beau-frère de ce duc... Mère a deux sœurs : Nicole de la Marche, ayant épousé Quentin Le Conte dont elle a deux enfants, qui sont mes aînés car à l'époque de ces faits, je ne suis pas encore née. La seconde, Madeleine, s'est mariée à Pierre Abra de Raconis dont le grand-père, venu du Piémont, s'est retiré à Sedan chez les La Marck, princes de Sedan étant calvinistes comme eux, mais n'ayant aucune affinité avec cet autre éponyme famille du Nord. Le frère de Pierre, Charles François Abra de Raconis fait déjà une très belle carrière auprès de Richelieu, prédicateur ordinaire du roi et de la reine ; il a été nommé, par ailleurs, évêque de Laval. Lorsque j'ai fait sa connaissance, je me suis prise d'affection pour lui et je l'appelais d'ailleurs, depuis mon enfance : « mon oncle de Laval ». De là, viendra sans doute la légende que ma mère se disait être une Abra de Raconis d'Orléans, alors qu'elle n'était, en fait, que la simple belle-sœur de ce monseigneur de Laval. Mes parents vivaient donc la plupart du temps à Paris, paroisse Saint-Gervais, puis ensuite, nous déménagerons pour la paroisse Saint-Jean-en-Grève, et enfin, près du couvent des Minimes de la place Royale, rue des Trois-Pavillons au numéro 5.

Je grandis donc, tributaire de tous ces déménagements mais, bien souvent, on me conduisait chez ma tante paternelle, la baronne de Montaigu, près de Loches, ainsi, qu'également, en alternance, chez ma tante maternelle, madame Abra de Raconis à Anet. Mon oncle et ma tante de Raconis seront omniprésents pour moi, je dois bien le reconnaître. C'est donc auprès d'une grande et belle famille, oncles, tantes, cousins, cousines, que je fais mes premières armes de séduc-

tion. Mes cousines ont été mariées très jeunes, comme Marguerite qui, à moins de douze années, épouse Michel de la Brune, un écuyer, capitaine d'une compagnie d'infanterie entretenue par le roi. Je ne l'envie guère mais, tout ce faste entourant ces journées de noces, m'éblouit, tout comme celui déployé pour celles de Véronique de la Marche, mon autre cousine, mariée à Étienne de Vialard, seigneur d'Orvilliers. Anet sera donc, tout au moins dans la grande première partie de ma vie, un fort ancrage géographique familial. Mes parents, établis paroisse Saint-Gervais, je l'ai souligné, avaient donc eu un premier fils, prénommé Charles, dont le parrain n'était autre que Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf, le maître de mon père. Je bénéficierai donc d'un immense réseau relationnel où nous comptons les Rouville, et surtout Saint-Évremond, qui restera à mes côtés, tout au moins en pensées, sans doute jusqu'à sa mort. Bien d'autres personnalités, encore, me feront l'honneur de me fréquenter.

Enfant ballotée entre divers foyers, séjours, fréquentations, j'acquies cependant, au contact de mon père, un immense talent de musicienne. Je danse également, ne demandant qu'à m'améliorer au fil de mes prestations. J'égrène, toujours avec délice, à la demande de nos hôtes, quelques anciens lais ou quelques odes mélancoliques. Il paraît que ma voix est mélodieuse, tout en harmonie, s'accompagnant de ces notes sortant de mon instrument chéri. Serais-je bientôt l'une de ces femmes admirées pour leur talent, une nouvelle grande artiste comme mon père me l'a prédit ? Ma mère m'a juré, nous l'avons vu, de m'introduire auprès de ses voisines, toutes dames de qualité, en leurs ruelles privées, où les meilleures représentantes de la noblesse se feront une joie de venir m'admirer jouer et m'ouïr chanter... Elle me promet tellement de choses... Il est vrai que maman prétend descendre de la plus réputée des noblesses et s'en fait toute une auréole, prenant ses désirs pour des réalités. Elle proclame, à qui veut bien l'entendre, être une Abra de Raconis alliée aux meilleures familles normandes, ayant épousé, ajoute-t-elle comme s'il s'agissait d'un personnage médiocre, et pour s'en excuser, ce hobereau de campagne portant le nom de son fief « de

Lenclos » tiré d'un minuscule village du centre du royaume et plus particulièrement de l'Orléanais. Ce dernier, répète-t-elle inlassablement, « bafoue, sans vergogne, ses promesses de mariage », la laissant s'occuper seule de ma petite personne, sans aucune aide véritable, alors qu'elle ne jouit que d'une santé médiocre, ayant recours à toutes sortes de médecines pour soulager des maux, imaginaires ou non, qui ne cessent jamais. En ai-je vu des fioles, sachets de poudre, autres plantes séchées aux arômes nauséabonds, durant toute mon enfance, traîner sur nos meubles. Je ne suis pas certaine qu'ils lui furent d'un grand secours.

Chez Pierre Abra de Raconis, je me sens cependant en sécurité. N'est-il point le capitaine du magnifique château d'Anet qui, au siècle précédent, fut offert à la très belle maîtresse du roi Henri le Quatrième, la belle Diane de Poitiers ? J'y séjourne toujours avec joie, très souvent, y rencontrant les meilleurs représentants ou représentantes des grandes maisons du royaume : les « Lorraine » comme cette madame de Vendôme ; les « Guise », mais aussi les « Bourbons » comme la duchesse d'Elbeuf, les « Le Veneur », comtes de Tillières. Grâce à cette « famille », je fréquente également des princesses de sang, comme Marguerite de Chabot, l'une de ces dames de Rohan, ainsi que des prélats comme ce monsieur de Lavaré que j'admire tant, ou bien encore des grands maréchaux de France : monsieur de Saint-Luc, pour ne citer que lui, ainsi que quelques présidents de la Chambre des comptes, comme monsieur de Tambonneau, lié aux Raconis et sa famille avec laquelle je resterai en contact toute ma vie. Le comte de Tillières, quant à lui, que je fréquente également, est ambassadeur de France à Londres. C'est lui qui négociera le mariage d'Henriette de France et de Charles 1^{er} en compagnie de l'un de leurs cousins, Mathieu Abra de Raconis. Je me sens tout à fait au niveau de ces élites. Mes parents m'ont donné comme marraine Anne de Villoutreys, épouse de Benjamin de La Rochefoucauld, dont l'aîné de cette famille vient de voir ses terres érigées en duché, un an avant ma naissance. N'est-on point fille de qualité lorsque l'on est nantie d'une marraine aussi prestigieuse et de toutes ces grandes personnes me paraissant auréolées de tant de

majesté ? Cet autre de mes parents, Lavour de Raconis, n'est-il pas, lui aussi, favori du grand ministre de Louis le Treizième : Richelieu ?

Au sein de toute cette fine fleur, je jouis de trois atouts maîtres : ma maîtrise du luth, désormais acquise ; la grâce de mes danses et surtout ma beauté qui, de jour en jour, devient beaucoup plus impressionnable. La chrysalide se métamorphose en papillon, m'a dit ma tante. Je ne peux encore me douter de l'attraction que mon jeune corps, tout en me sachant dotée, de plus, d'une très jolie voix, peut exercer sur les hommes, fussent-ils octogénaires, comme le sieur Vauquelin des Yveteaux, l'un de mes tout premiers admirateurs... Sans doute, petit à petit, m'en rendrai-je compte, jusqu'à en jouir pleinement et surtout avec volupté.

Quant à mon père, j'ai perçu, à diverses reprises, qu'on lui donne du monsieur « l'écuyer » ou même du « noble homme ». Il clame pompeusement s'appeler : « Sieur de la Douardière » ou « Sieur de l'Enclos », « seigneur de Ferrière », lieu où parfois, nous nous rendons également l'été auprès de sa famille. J'ai appris, incidemment, en entendant une conversation, qu'il fut le « suivant » du duc d'Elbeuf, ce combattant hardi cherchant à en découdre avec les Rochelais. Pour sûr, mon père est un soldat dans l'âme, violent certes, tout d'une pièce, un petit noble sorti de sa province, répète méchamment la famille de ma mère, n'acceptant guère, j'en suis certaine, sa médiocre qualité. Mon père est un beau parleur, surtout avec les femmes... Je m'en suis rendu compte très tôt. Depuis que nous sommes installés dans ce quartier du Marais, en plein centre de la capitale, Dieu seul sait combien de cœurs il a fait battre, au grand dam de ma mère Barbe-Marie. Je le trouve, au fur et à mesure que je grandis, un homme à la mode, d'un charme certain. Il aime mordre la vie à pleines dents. Il enchante ces dames mais aussi, curieusement, leurs époux, de par ses talents musicaux car luthiste lui aussi réputé parmi les mieux admis, il possède une véritable aura d'envoûtement. Tout comme je l'aurai – je l'ai déjà, à cette époque, – auprès de ceux que je régale de mes mélodies, sans vraiment m'en soucier.

Pourtant, je sais que père, parfois si distant, ne se contente point d'être un musicien hors pair. Il aime les armes avant tout, qu'il a découvertes, assez tardivement, mais qu'il exploite, à tout bout de champ, tant auprès de son duc d'Elbeuf, qu'auprès de monsieur de Saint-Luc. C'est avant tout, je le reconnais, un véritable belliqueux, agressif, libertin, n'hésitant guère à dégainer sa rapière dont il use précisément contre ceux de ses ennemis, dont il se débarrasse sans états d'âme.

Sa passion de la musique, cependant, il me l'a transmise. Pour ce qui me concerne, je n'ai point l'âme d'une pourfendeuse mais je me sens tout comme lui, celle d'une liberté en tout... C'est certain. Les talents de mon père sont également appréciés au-delà des frontières. En Angleterre, un certain lord de Cherbury s'intéresse de près à lui. C'est un luthiste également, grand voyageur, ayant déjà visité tout un tas de pays européens et principalement Paris où il a séjourné et rencontré Henri de Lenclos. Ils sont du même âge et se comprennent très vite. Je côtoie donc, dans mon enfance, un monde d'artistes, d'épicuriens également, plus ou moins irréligieux, mais aussi de nobles personnages, comme mes collatéraux du côté de mère mais aussi, il faut bien le reconnaître, quelques spadassins amis de mon père... Je grandis en beauté, me dit-on, armée pour conquérir le monde que je vais très vite découvrir. Pourtant, bientôt un drame va se jouer, devant mes yeux, me plongeant dans un chagrin immo-déré.

Nous sommes voisins, au Marais, avec le Père Mersenne, issu d'une famille très pauvre. Ce religieux des Minimes est un éminent savant, donc homme important à fréquenter. Il éclaire, de son érudition, le milieu dans lequel gravitent mes parents. Cet homme possède, en effet, une culture encyclopédique ! Il fut, entre autres qualités, élève de l'école des Jésuites de La Flèche près du Mans. Il passera quelques années au collège de cette ville, cité natale de Paul Scarron, que nous rencontrerons bientôt. Ce religieux sera nommé

Supérieur de son monastère des Minimes et devient donc, ainsi, notre très proche voisin, ayant domicile, tout comme nous, rue des Trois-Pavillons. Ma mère, que l'on qualifie aisément de bigote confite en dévotion, passe le plus gros de son temps à prier chez ces gens des Minimes de la place Royale. Elle me consterne. Je la vois, trop souvent, assister à plusieurs messes, dans la même journée, récitant par ailleurs, dix fois par jour, si ce n'est davantage, son rosaire, tentant de m'y associer, mais en vain. Je ne sais quoi en penser. Quant à mon père, il ne cesse de jouer du luth pour attirer l'attention du Père Mersenne, ou accompagnant, de temps à autre, ma mère qui chante discrètement, pour ce même personnage. C'est d'ailleurs elle qui m'enseignera le chant. Pourtant, je m'en soucie bientôt : ce Mersenne est un combattant de l'athéisme et mon père, s'il n'avait point ce talent de luthiste, serait certainement l'un de ses ennemis. Il mène, en effet, une guerre insensée contre les écrivains coupables à ses yeux d'hérésie, les Bruno, Charron, Cardan, Machiavel, Gorlaeus, Charpentier, Basso, Hill, Campanella. Ce sont tous ses adversaires, qu'il voue aux flammes de l'enfer et qu'il voudrait voir sombrer sur le billot rédempteur, de la main du bourreau. Plongée, malgré moi, dans cette atmosphère porteuse de débats aussi enflammés, je vois désormais la religion comme quelque chose de néfaste et tout simplement contradictoire avec ce milieu d'artistes, dans lequel je baigne désormais, tout autant que dans celui de duellistes et amateurs de bonne chère et d'ivresse que fréquentent mon père et ses amis. Pourtant, la musique devrait adoucir les mœurs... Nous en sommes bien éloignés...

Mes rêves, ou devrais-je dire mes cauchemars, depuis cette fréquentation, sont entrecoupés de visions hallucinantes où s'entremêlent des flammes, jaunes et rouges, des bûchers léchant des corps tordus et hurlants de tous ces impies, hérétiques et sodomites comme le rugit Mersenne les poursuivant, toujours dans mes rêves, de son crucifix tendu vers eux comme l'épée flamboyante du diable. Tout se mélange en mon esprit, surtout des sentiments antinomiques car Mersenne, c'est aussi un mathématicien de renom, un agronome concentré sur son télescope à miroir parabolique, privilégiant

l'expérience qu'il tient pour préalable à la théorisation. Il est également contemplatif de la musique et se penche sur l'acoustique et même sur la vitesse de propagation du son, publiant, au passage, quelques traités sur l'harmonie universelle dans lesquels il cite le merveilleux luthiste qu'est mon père. Cet homme, à mes yeux, ceux de ma prime jeunesse, fait figure pour moi d'être un gentil croque-mitaine, savant homme, tout en étant, par ailleurs, à cause de sa religion poussée à son paroxysme, un personnage à éviter. En fait, je ne me sens heureuse que lorsque Mersenne voyage et emmène avec lui son aura sulfureuse que ma mère ne cesse d'admirer.

Mon père, Henri de Lenclos, a aimé le luth, ceci est indéniable, passion de sa vie partagée également par d'autres militaires. Principalement par Louis du Maine, baron de Chabans, qui portait l'épée, mais également était un très bon joueur de luth et de violon. Il indisposait d'ailleurs le maréchal de Roquelaure, furieux d'aller à la guerre avec un « violon » ! Malgré tout, c'est un gentilhomme, écuyer, se targuant d'être seigneur du Maine en Périgord. Henri, mon père, quant à lui, capitaine d'infanterie, le surpasse en musique. En 1626, je n'avais que trois ans, mais, pour moi, selon que l'on me le faisait croire, j'en avais déjà six... Mon père allait croiser, pour son malheur, un avocat au Parlement, Jehan de Riberolles, périgourdin tout comme le baron de Chabans, luthiste, encore un, officier d'infanterie. Leur rencontre est inévitable étant donné que Riberolles est le propre « collaborateur » de mon père. Il est aussi comte de Bourdeille, de Montrésor et est propriétaire d'un magnifique château à Ferrière, là même où se trouve la sieurie de « L'Enclos »... Ce Riberolles possède, en outre, une très jolie femme qui tombera irrémédiablement sous le charme de mon père... Mais voyons un peu qui furent ces Riberolles... Aujourd'hui que je suis déjà très âgée, je me souviens de tout ce que j'ai ouï, et de ce que mère m'a mandé, tout comme mon cher Saint-Évremond. Sans lui, que ne saurai-je ? Qui aurait pu m'entretenir de tout cela ?

Thomas de la Marche, procureur au châtelet de Paris, épousa en 1595 Nicolle de Riberolles, fille du conseiller Jehan de Riberolles. À en juger les ramifications familiales de ces « de la Marche », il y

a fort à parier que ma mère est sœur de ce Thomas ou, tout au moins, une parente proche ; je n'ai jamais vraiment su démêler ces échelons généalogiques. Au sein de tout cet aréopage charmant, ma mère avait pour amie la jolie Lucrèce de Gourgues que sa famille rêve, non sans arrière-pensées, de voir rencontrer ce fameux Jehan de Riberolles. Ce qui arrivera bien sûr. Leurs noces seront très vite programmées. Lucrèce, cependant, est assez maltraitée, délaissée de son époux bataillant sur tous les fronts et ils sont très nombreux où il ferraille... Elle se languit donc et, en l'absence de l'époux, mon cher père se rapproche d'elle. Elle ne l'éconduit point, tout auréolé de ses faits d'armes au siège de La Rochelle finissant en cette année 1628 ; de même, il l'émeut, de par son talent de musicien.

Lucrèce, dans la splendeur de ses vingt-six ans devient sa maîtresse. Père est alors âgé de trente-six ans. Cette liaison, doublement adultère, est rendue possible grâce à l'aide – non désintéressée – d'une soubrette du nom de Françoise du Charme, portant bien son nom. Elle héberge, chez elle, les ébats du couple, rue Saint-Anastase et ce, moyennant finances. Il n'y a point de petites économies... Au printemps 1630, Riberolles rentre au bercail après une longue absence de deux années et quelques mois, implorant le pardon – pauvre naïf – de son épouse infidèle. Il a été si longuement absent ! En même temps qu'il lui fait ses excuses, il apprend – quelle sottise femme de le lui avoir avoué – son infidélité... Fou de rage, il veut absolument se venger d'elle, la traitant, dans un premier temps, de tous les noms d'oiseaux possibles, tout en la forçant à monnayer désormais ses appâts. Devenirait-il entremetteur ? Pourtant, rien n'arrête Lucrèce dans sa passion pour le bel Henri. Malgré les menaces, les diatribes, les dépôts de plainte pour adultère, ils continuent de se rencontrer, cette fois chez la marquise de Beuvron, madame Renée d'Espinay, qui préfère leur suggérer de tenir chandelle allumée au pied de l'alcôve afin de n'être point surpris de nuit par les stipendiés de monsieur de Riberolles.

Jehan de Riberolles ne sera nullement dupe. Il convoque mon pauvre père en duel sur la place Royale. Là encore, Riberolles invective son épouse, qu'il a traînée de force sur ce champ de

rencontre, la poursuivant de mots des plus offensants tels que « *catin, putain, carogne...* » Encore de bien d'autres, tous aussi crus ; ce que voyant et entendant, plusieurs gentilshommes se portent au secours de la pauvre Lucrèce, tandis que son époux ferraille avec mon bretteur de père. L'un des sbires de Riberolles, cependant, prendra sa défense. Ce dernier n'est autre que Louis de Chabans, ami de ce dernier de longue date, connaissant bien mon père également. N'ayant pu venir à bout de ce dernier, au cours de ce rendez-vous, Riberolles et Chabans comploteront à qui mieux mieux pour le faire truchider par l'un de leurs sbires, le sieur Baptiste de Bondonnière, tueur à gages de la pire scélératesse. C'est ainsi qu'au pied de l'hôtel particulier du maréchal de Vitry, les deux camps s'affrontent, les injures pleuvent. Père se défend comme un beau diable. Il bat de coups de plat d'épée Louis Turgis, un menuisier passant par là, qui se fera témoin à charge contre lui lors de son procès. Puis, il s'acharne, lui martelant le crâne, sur un autre futur témoin : Claude Musnier. De même, rue de la Monnaie, où se trouve l'hôtel des Riberolles, il s'en prend à une couturière, Anne Maugin, habitant rue Tire-Chappe. La malheureuse court alors se réfugier chez un serrurier, Marin Gobart, mais père la poursuit et la châtie, gratuitement, dans la petite cour de la Monnaie. Cette dernière portera plainte devant Charles Le Moyne, bailli de Fort-L'Évêque, alors dans la juridiction du quartier de Saint-Germain-l'Auxerrois. Elle est gravement blessée aux mains, au nez, un peu partout, de par l'estoc du furibond auteur de mes jours. Aussitôt, traqué de toutes parts, ne pouvant s'en dégager, malgré ses tourniquets désespérés de coups de dague, père se trouve emprisonné, emmené sous ses cris courroucés, traitant la Maugin de fille débauchée, garce de Riberolles, ayant accouché, en l'hôtel Dieu de la ville, d'un enfant de ce rival et ennemi qu'il vient de combattre. Ainsi la diablesse n'est-elle pas tout à fait innocente en la matière...

Charles Le Moyne sera un magistrat de bon aloi. C'est un homme respectueux du bon droit de chacun, me mandât plus tard, lorsqu'il m'entretint de ce duel et procès, mon cher Saint-Évremond. Le magistrat écoutait, plaisamment, les plaignants, les témoins, tous

ceux ayant trait à l'affaire, dans leurs revendications ce 9 novembre 1632. Il réentendra mon père, le 23 de ce même mois. Conscient que les torts étaient partagés, il fait élargir ce dernier, par arrêt rendu la veille de Noël 1632, afin qu'il puisse passer les fêtes auprès de nous, sa famille.

Quelle erreur ! Il ne connaissait point le batailleur qu'est mon chenapan de père.

Ce dernier, rongé par son frein, attendait son heure. J'ai souvenance, alors, de sa nervosité et de la manière dont il rembarrait ma pauvre mère le suppliant de n'en rien faire... Faire quoi ? À l'époque, je ne me souciais que de peu de toutes ses calembredaines. Il guettait, cependant, avec persévérance, le dévot Chabans, général de l'artillerie du doge de Venise où il était parti, pendant quelques jours de ce mois de décembre, et devant revenir sous peu de sa mission. Père a bien respecté la trêve de Noël ; je me souviens que ce fut même un merveilleux jour de joie. Il était enfin là, près de nous. Mais le 26 décembre, il se trouvait bien décidé à en finir. Chabans choisit justement ce jour pour réintégrer son hôtel particulier en provenance de la belle cité des doges. Père, surveillant ses va-et-vient depuis des heures, le surprend, l'apostrophe et, sans plus attendre, le transperce d'un coup d'épée létal. Un comble d'être ainsi poussé de vie à trépas, pour un homme militant pour l'interdiction des duels et qui, sans aucun doute, aurait refusé de combattre loyalement avec père. C'est un véritable drame pour nous, pour tous.

Je me remémore ces faits dont j'ai retenu les plus grands instants. On ne cessait de traiter mon père « *d'assassin, lâche* », de « *traître* » aussi car, disait-on, il l'aurait transpercé de deux coups d'épée, lâchement, en poltron qu'il était. On le qualifie également de « *perfidé* », « *scélérat, assassin* », n'ayant offert aucun loisir de se défendre au sieur Chabans pris en traître. La gazette de monsieur Renaudot en fera des gorges chaudes dans son numéro du 1^{er} janvier 1633 (2), écrivant « *Le 26 décembre, sur le soir, le baron de*

(2) Gallica, *Gazette* (Paris 1631 à 33) Renaudot, pages 13-14/537, 4 lignes.

Chabans fut tué en cette ville de Paris devant les Capucins du Marais du Temple, sa femme n'ayant eu que le temps d'y accourir de l'église des Minimes où elle était, pour le voir expirer, comme il fit, entre ses bras ». Il ne s'agissait point d'un duel, en fait, interdit d'ailleurs par arrêté de 1626, sur la demande du prélat Richelieu à la suite de l'un d'eux, où l'un de ses frères trouva la mort, mais bel et bien d'un assassinat.

Le décès brutal du sieur Chabans a fait grand bruit dans la haute société parisienne et même jusqu'à l'étranger. Son épouse, fille de Pierre Guillard, épousée par contrat, se fit forte de citer en justice mon père, Henri de Lenclos, épaulée par tous les siens comme la duchesse de Sully, la maréchale de Praslin ainsi que plusieurs autres ducs de haute naissance. C'est dire qu'il passera, aux yeux de tous, pour un vil écorcheur et non un bretteur ayant combattu face-à-face avec son ennemi. Louis XIII, encore notre roi à cette époque, ordonne donc aussitôt des poursuites mais « monsieur de la Reynie » ne sera en poste que trente années plus tard ! Les fins limiers ne courent pas les rues pour arrêter mon père... Je suis bien jeune encore, et ne comprends pas, immédiatement, ce qui se trame mais j'en ressens tellement le chagrin, qu'il va toute m'envahir lorsque les gardes du roi envahissent notre maison pour arrêter mon père avec en mains, une lettre de cachet. Pourtant, devant le peu d'enthousiasme des commissaires lancés à sa poursuite, père mettra un malin plaisir à déjouer leurs traques et, sans que nous ayons, mère et moi, compris ce qui se déroulait sous nos yeux, il s'enfuit bel et bien à leur nez et barbe. Il gagnera, certainement, le Piémont – ce que j'appris bien plus tard – disparaissant de la circulation à l'instar du duc de Guise, amiral du Levant, ayant préféré déguerpir de Notre-Dame-de-Lorette, aux fins fonds de la péninsule italienne en 1629, plutôt que de se soumettre à la Cour, sachant sa tête menacée par le cardinal duc de Richelieu dans le cas où il se serait rendu au Louvre. Il est certain que de nombreuses « têtes », ayant le malheur de résister à monsieur le cardinal, ou ayant celui de lui déplaire, ont vu leur vie finir sous la hache du bourreau tout comme Cinq-Mars,

Chalais, Montmorency-Boutteville, Saint-Preuil pour ne citer que ceux des plus connus s'étant opposés à lui.

Ainsi donc, mon cher papa, Henri de Lenclos, le célèbre luthiste, merveilleux compositeur, armé de tant de talents, se trouvait donc être un très mauvais sujet. Il fallait bien que je me rendisse à l'évidence. Il suffisait de m'en convaincre à en juger par ce qu'il avait fait subir à cette malheureuse Anne Maugin... Il l'avait, m'a-t-on mandé par la suite – car il y a toujours des mauvaises langues pour vous cracher la vérité au visage – littéralement rouée de coups. À laquelle, il aurait de même cassé un doigt – le pouce. Ainsi l'avait-il frappé au point de lui mutiler la main – instrument de son métier de couturière – et de même, l'avait séquestrée, toute une journée, dans la cour de la Monnaie, tout comme ses comparses venus à la rescousse se jeter dans la bataille. Elle le décrira, dans son procès, comme un homme : « *jurant et reniant le nom de Dieu* » alors qu'il la frappait cruellement, poussant, selon encore ses dires, des invectives insanes contre elle.

D'autres témoins décriront mon père comme un libertin de la pire espèce, trompant allègrement son épouse avec la Riberolles, et bien d'autres bougresses. On le disait ivrogne, grand buveur devant l'éternel et tant d'autres « compliments » de même acabit... Les rancunes allaient bon train.

Ma vie durant, je détesterai les ivrognes et ivrognesses, au point de mettre à la porte de chez moi le poète Chapelle, régulièrement fin saoul qui, du coup, me poursuivra de ses libelles grossiers et rancuniers. Cette horreur de voir ces gens m'entourant, dépendants de l'alcool, émane, à n'en pas douter, de ma prime jeunesse. Mon père, il était vrai, se trouvait bien trop souvent ivre à rouler au sol. Ceci m'effrayait au plus haut point, j'avais une sainte horreur de ces instants-là.

Il est fort possible que mon père m'ait inspiré quelque peu « d'épicurisme » par mimétisme mais, jamais, je ne me suis laissée aller, jusqu'à aimer le vin ou les alcools comme ce dernier les aimait et s'en abreuvait. Sans doute aussi m'a-t-il transmis son libertinage

ce, au travers de lectures édifiantes comme celles écrites par Montaigne ou Charron, qu'il m'obligeait à lire. Mais je crois bien que c'était bien plus sûrement en « fouettant » la cuisse légère de Lucrèce de Gourgues devant moi... J'ai donc grandi, m'imprégnant de tous les ragots et surtout ceux prônant que Jehan de Riberolles voulait faire de son épouse une gourgandine en lui donnant, pour maquereau, le comte de Bourdeille. Tous ces faits vus par mes yeux d'enfant, toutes ces paroles ordurières, toutes ces scènes libertines, tous les récits vengeurs de mon père, je les ai, jour après jour, enregistrés en ma mémoire me disant, qu'après tout, la vie était telle que cela et qu'il fallait, sans doute, prendre en exemple cette débauche de sexe, de plaisir, de luxure et bien d'autres débordements encore pour vivre sainement. Fille d'un voyou, la notion de péché, je ne la comprenais que plus ou moins bien et l'assimilais, du haut de mes neuf ou dix années, comme chose naturelle. Je devenais alors une « déclassée », malgré moi. Mon père, cependant, m'avait enseigné la prudence et toute ma vie je crois que je thésauriserai instinctivement, de manière à vivre aisément jusqu'à ma mort, ayant toujours peur de manquer de tout, comme nous manquions, mère et moi, à cette époque où nous étions abandonnées à nous-mêmes.

Que devenait mon père ? Il avait brutalement délaissé non seulement notre famille mais aussi ses maîtresses et toutes ses mauvaises habitudes de spadassin. Cependant, j'ai appris bien plus tard qu'il rencontra en Dauphiné, à un moment donné, mais est-ce bien un hasard, notre luthiste, le jeune Gaultier, mon ancien maître ! Il serait, disait-on, rentré en France en 1647 en provenance de la péninsule italienne... Aurait-il suivi et servi le cardinal de Retz au tout début de la Fronde ? A-t-il été tué en Normandie, dans un combat, en 1649 ? En tous les cas, le 21 janvier 1633, le Parlement ordonne « *qu'iceux – Lucrèce de Gourgues – et – Henri de Lenclos – seront pris au corps et amenés prisonniers en la Conciergerie de Paris, si appréhendés* ». Les biens de mon père sont aussitôt saisis, nous ruinant du même coup mère et moi. Punition sévère mais courante de notre époque. Louis le Treizième avait fait saisir tous les avoirs du fuyard, si fait que moi-même, âgée de dix ans, ainsi que

ma mère, n'avions plus un sou vaillant et aucun héritage en vue !... Ceci expliquera sans doute le reste de mon existence !

La baronne de Chabans menait aussi de difficiles tractations familiales pour se faire nommer tutrice des enfants nés de son mariage avec l'assassiné, tandis que père, occultant tout cela, galopait à bride abattue dans la nuit, afin de fuir ses responsabilités, vers un avenir incertain et inconnu.